

promptitude. Les chères filles ont bien autrement de présence d'esprit que moi.

— Certes, répondit ironiquement la comtesse Minart, qui, d'un petit pas rageur, arpentait le tapis,—il est heureux que vous les ayez toujours sur vos talons pour vous éviter des... erreurs du genre de celle-ci !

— Alors,— demanda timidement la comtesse Tiefenthal toujours en pleurs,— la mère de cette jeune fille....

— Ah ! ne m'en parlez pas.

— Aurait-elle été.... au théâtre, peut-être ?

— Au théâtre ?.... Ah ! bien, oui ! Plût à Dieu !... Ce ne serait presque rien !

— Vous m'épouvez ! Elle était donc ?....

— Quelque chose de pire, d'au-dessous de tout ? Elle était.... la fille d'un sous-officier du régiment d'Émile, une Fanny Bandl, ou Pandl, ou.... Est-ce qu'on retient ces noms-là ?

La comtesse Tiefenthal s'écroula un gémissant dans un fauteuil, anéantie.

— Et moi qui ai amené ici cette fille ! Oh ! Clotilde, que faire ?... Si j'allais dire que votre migraine vient de vous prendre ?.... Peut-être préféreriez-vous même ne pas rester dans la maison ?

L'hôtesse éperdue alla jusqu'à jeter un coup d'œil sur la fenêtre pour mesurer si elle permettrait à son amie, résolue mais corpulente, d'effectuer, le cas échéant une retraite précipitée. La sœur d'Émile surprit ce regard et haussa les épaules.

— Ne dites pas de folies, Zina — répondit-elle. — La situation est délicate, mais je me sens de force à l'affronter. Il ne faut pas que l'ombre d'un affront les effleure tant qu'ils seront nos hôtes : nous nous le devons à nous-même.

Les traces de larmes rapidement effacées, elle rentrèrent au bras l'une de l'autre au salon où Hélène et Clara avaient, pendant l'absence de leur mère, fait les honneurs avec une aisance qui justifiait les éloges que venait de faire la comtesse Minart de ces demoiselles si parfaitement bien élevées.

Ce n'est que lorsqu'on se mit à table qu'Ulrique constata qu'on n'était que douze personnes. En entrant il lui avait semblé en voir plus de vingt. Sous la lumière moins parcimonieuse de la salle à manger, elle vit, dans les filles de la maison, ce qu'elles étaient réellement : de grandes personnes osseuses de vingt-cinq à vingt-six ans, aux yeux bleus et durs, aux tailles rigides. Les deux autres jeunes filles présentes étaient les filles de la comtesse Minart, la sœur du comte Émile. *In petto*, Ulrique ne trouva à les mieux comparer qu'à ces fragiles figurines en biscuit, si exquises à regarder, mais dont on craint, en les touchant, de broyer la fine délicatesse. Leur père était un homme à l'air languissant, avec des favoris pâles, des yeux morts, un noeud de cravate mal fait, et un léger parfum de violette répandu sur toute son insignifiante personne.

Trois célibataires formaient le cercle de la société. L'un d'eux, grand, fort, avec des yeux noirs, et un visage gras rasé de près, qui lui donnait une apparence quelque peu ecclésiastique, mais nullement ascétique, ne pouvait plus guère prétendre au titre de jeune homme.

Il se nommait le baron Bernersdorf et était parent du comte Minart. Les deux autres étaient de vrais jeunes gens, mais si également soignés jusque dans les moindres détails de leur toilette, si exactement moulés sur un même modèle de correction banale, qu'il fallait réellement renoncer à les distinguer entre eux, ainsi que du reste de la jeunesse élégante.

La comtesse Minart n'avait en rien trop présumé de ses forces et de son adresse. A son exemple, la situation délicate fut enlevée avec cet art des nuances que possèdent seuls les gens élevés dans l'étude des subtilités mondiaines. Ulrike, si elle eût eu besoin d'être mise à l'aise, eût été vite rassurée par la maestria avec laquelle on sut ignorer la pauvreté de sa robe noire et ne pas voir les fréquentes et assez risibles bavures qu'elle commit au cours du dîner. Pour la pauvre enfant, une table correctement mise et bien servie était pays inexploré et plein d'embûches. Ce soir-là, en leur confortable chambre, les petites comtesses Thekla et Mélanie Minart amusèrent bien leurs sœurs cadettes et faisant l'imitation mimée d'Ulrike essayant de couper sa glace avec un couteau et une fourchette, ou se levant tranquillement de table, à la grande consternation des convives, pour aller s'emparer, sur le dressoir, d'un plat de petits pois dont elle pensait que son père aimerait à reprendre. Mais ces jeunes filles étaient si bien stylées que, lorsque ces incidents se produisirent, l'ombre d'un sourire ne vint même pas modifier l'arc délicat de leur lèvres.

Pendant tout le repas, Ulrike avait vécu comme en un pays de rêve. Elle n'avait jamais imaginé qu'un tel confort et un tel luxe pussent exister. L'éclattement des cristaux, l'éclat de l'argenterie l'éblouissaient, les mets lui semblaient d'un goût et d'un parfum surnaturels. A un moment, ses yeux tombèrent sur la main de l'aînée des sœurs jouant avec des miettes de pain ; cette main qu'elle vit pâle, et à demi transparente comme un morceau d'albâtre, elle la compara d'un furtif coup d'œil à la sienne, rougie par l'air, durcie par le travail... Et elle songea que cette jeune fille, assise en face d'elle, était sa cousine germaine et qu'un même sang coulait dans leurs veines !

Alors, elle pensa. D'où venaient exactement ces différences entre elles ? De l'argent seul ?.... Non ; car malgré tout, malgré les attentions qu'avait eues pour elle à diverses reprises la maîtresse de la maison, malgré l'exquise politesse des demoiselles Tiefenthal, malgré les doux sourires de Thekla et de Mélanie, Ulrike avait senti un je ne sais quoi, pour elle indéfinissable, qui ne lui avait pas permis un instant d'oublier qu'elle était la fille de Fanny Badl. Ce je ne sais quoi, dont l'éducation mondaine lui eût seule permis de saisir la subtile nuance, était dans la différence de ton lorsqu'on s'adressait à elle ou aux autres membres de la société. Elle sentait vaguement, pourtant, que, tout en paraissant lui faire accueil en leur milieu, ces gens semblaient continuellement lui dire : "Tu n'es pas et tu ne seras jamais des nôtres !"

MME DE LONGGARDE

(A suivre.)